

tite armée n'avait ni cavalerie , ni artillerie.

Dans la nuit du 7 , les principaux chefs de l'insurrection se réunirent chez Quiroga , pour régler définitivement le plan d'après lequel on devait agir , et organiser l'état major général. D. Antonio Quiroga fut , de nouveau , reconnu pour général en chef ; D. Rafael del Riego fut élu commandant général des troupes existantes , qui devaient former la première division ; laissant pour la seconde les bataillons , déjà compromis , qu'on attendait d'un moment à l'autre. Le colonel D. Felipe de Arco-Aguero fut nommé chef de l'état major général , et le commandant en second du bataillon des Asturies , D. Évarista San-Miguel , second chef de l'état major. Le commandant en second de Soria , D. Fernando de Miranda , fut maintenu dans le grade de chef d'état major de la première division , sous les ordres de Riego.

Des sept bataillons ou première division , se formèrent deux brigades ; la première , composée des bataillons des Asturies , de la Couronne , des Guides et des Vétérans Nationaux , ayant pour chef D. Santos San-Miguel , premier commandant des Asturies , et pour chef d'état major le lieutenant d'artillerie D. Manuel Bustillos ; la seconde , composée des ba-

taillons de Séville , Espagne et Aragon , commandée par le lieutenant colonel D. Geronimo Valle , lequel reçut pour chef de son état major le capitaine D. Andrèz Bazan.

Il devenait indispensable de remplir les places vacantes dans les bataillons , surtout celles des commandans. On y parvint de la manière suivante : Dans le bataillon des Asturies , D. Santos San-Miguel , qui conserva le commandement particulier de ce bataillon , quoique élu commandant de la brigade , et D. Anselmo Inunigarro ; dans celui de Séville , D. Antonio Muniz et D. François Osorio ; dans celui d'Espagne , D. Fernando Argaiz et D. Manuel Fonfeda ; dans celui de la Couronne , D. José Rodrigues Vera et D. Mariano Chavès ; dans celui d'Aragon , D. Lorenzo Garcia et D. Francisco Sabater ; dans celui des Guides , D. Ramon Labra et D. Roque de Arismendi ; enfin , dans les Vétérans Nationaux , D. Francisco Valdès et D. Pablo Vives.

Le 8 , on promulgua solennellement la Constitution ; et une lettre adressée au roi , en forme de manifeste , sous la date du 7 janvier 1820 , contenant les motifs qui avaient fait prendre à l'armée la généreuse résolution de ne déposer les armes qu'après avoir obtenu le réta-

blissement du code politique solennellement juré, sept ans auparavant, par la nation, fut rendue publique. Cette lettre, signée du général en chef Quiroga, est également remarquable par son énergie, sa dignité, sa modération, et l'excellence des principes qu'elle proclame (1).

Ces premiers soins remplis, on nomma les autorités constituées; et, conformément à la loi, on établit la pierre constitutionnelle sur la place publique. Dès le matin, les rues étaient remplies d'un peuple immense. L'espérance et le bonheur brillaient sur tous les visages; citoyens et militaires, tous étaient confondus; tous s'applaudissaient également de voir renaître les jours de gloire de l'Espagne, et contemplaient avec ravissement le spectacle auguste et consolant qui leur en promettait le retour.

Peu de jours après parut la déclaration de l'Armée (2); cette pièce acheva de faire connaître à l'Espagne combien les intentions des chefs de cette armée étaient étrangères à toute ambition personnelle. Dès lors, tous les vœux, jusque là incertains et divisés, se réunirent en sa faveur, et elle devint l'objet

(1) Voyez pièces justificatives.

(2) Voyez pièces justificatives.

de toutes les espérances et de toutes les conversations, à l'instant même où le gouvernement, par une suite de l'absurde système de conduite qu'il avait embrassé, s'obstinait à garder le silence le plus profond sur les grands événemens qui occupaient alors tous les esprits.

On a déjà remarqué que la situation de la ville de San-Fernando, sans être une position militaire de premier ordre, suffisait cependant pour mettre les troupes nationales à l'abri d'un coup de main. Elle avait, en outre, l'avantage de procurer tous les vivres et toutes les munitions nécessaires; enfin, on pouvait y instruire commodément les recrues qui arrivaient de toutes parts. On observait aussi, avec une vive satisfaction, que le caractère moral des soldats se fortifiait par l'espérance de voir bientôt Cadix ouvrir ses portes à l'armée nationale.

Toutefois, les obstacles qui s'opposaient à cet heureux événement semblaient devenir tous les jours plus difficiles à surmonter. Le gouverneur de la ville et le général Campana, dont le nom est devenu à jamais exécration depuis les massacres du 9 mars 1820, redoublaient de vigilance et de rigueur. La garde urbaine semblait faire cause commune avec les agens de la tyrannie; et le corps de la marine, qui, certes,

n'avait aucun motif d'aimer le système oppressif qui le ruinait, se montrait l'un des plus empressés à le défendre. En peu de temps, la Cortadura fut couverte d'hommes et de canons. De tous les dépôts qui se trouvaient à Cadix, l'on forma un bataillon qui prit le nom de *Loyaux de Ferdinand VII*. La police multiplia ses agens et redoubla de surveillance; en un mot, tout espoir de succès fut encore une fois perdu pour les amis de la patrie.

Dans ces conjonctures malheureuses, les bataillons d'infanterie reçurent l'ordre de s'éloigner de la position de l'île, et l'on apprit en même temps que le général D. José O'Donnell, capitaine général d'Algesiras, et frère du comte de l'Abisbal, venait de sortir de cette ville, réunissant à lui le bataillon du Prince, et publiant contre les troupes de l'insurrection une proclamation véhémence. D'un autre côté, le général Freyre, qui avait refusé autrefois le commandement de l'armée royale, venait maintenant de l'accepter. Tout prenait donc, à l'égard des défenseurs de la cause nationale, un aspect hostile et menaçant. Circonscrite dans l'étroite enceinte de l'île de Léon, la révolution restait stationnaire. Il était d'autant plus à craindre que, trompés dans

l'espérance qui leur avait été si souvent donnée de voir le mouvement insurrectionnel s'étendre rapidement sur tous les points de la péninsule, les soldats ne perdissent courage et n'abandonnassent les drapeaux de la liberté, que les proclamations, publiées à Cadix, leur promettaient le pardon, en leur présentant leurs chefs comme des factieux. A ces justes motifs d'alarme, s'en réunissaient d'autres qui n'étaient pas moins fondés; les soldats avaient éprouvé de grandes fatigues; presque toutes leurs marches s'étaient exécutées pendant des pluies continuelles, et sur des routes presque impraticables; les casernes étaient incommodes et en fort mauvais état. Néanmoins, loin qu'aucune de ces craintes se réalisât, jamais les soldats n'avaient paru plus résignés, plus fermes dans leurs résolutions, plus dévoués à leurs chefs, plus inébranlables dans la volonté de sacrifier leurs jours au triomphe de la liberté, à la gloire et au bonheur de la patrie.

Le 9 au soir, on reçut la nouvelle que l'escadron et la brigade d'artillerie, avec le bataillon léger des Canaries, venaient de Fuentes et d'Osuna, dans le dessein de se joindre à l'armée nationale. Le général en chef Quiroga décida que le commandant général Riego ferait une

sortie , dans le but de protéger leur entrée à San-Fernando : ce qui fut exécuté à la pointe du jour du 10, avec une colonne de 1200 hommes , composée du bataillon de la Couronne , tout entier , et de diverses compagnies des Asturies , de Séville et d'Aragon. A la nouvelle de la marche de Riego sur Puerto Santa-Maria , la cavalerie qui se trouvait dans la ville prit la fuite , et fut poursuivie par les tirailleurs , fort au delà du Palmar , après l'échange de quelques coups de fusil. Sur le pont de Santi-Pétri , un intrépide chasseur du bataillon de Séville , nommé Navarro , d'un patriotisme et d'un courage également exaltés , s'étant présenté à l'ennemi en qualité de parlementaire , en fut très-maltraité ; cet acte de dévouement fut récompensé par le grade de sergent.

L'enthousiasme que manifestèrent les habitans de Puerto Santa-Maria , délivrés de leurs premières terreurs , est impossible à concevoir. Ils s'abandonnaient à une joie qui tenait du délire , et se précipitaient sur Riego , pour lui arracher des mains les proclamations qu'il distribuait. Lui-même leur parlait avec une vive émotion , et ses discours étaient écoutés avec un puissant intérêt. De toutes parts on n'entendait que des vœux pour que l'Espagne , tout

entière, se décidât pour la cause de la patrie.

Le commandant général, après avoir joui avec délices d'une scène aussi touchante, ordonna que des rafraichissemens fussent distribués aux troupes, et disposa sa retraite sur Puerto-Réale, sans que l'ennemi parût vouloir y apporter aucun obstacle.

Le 12 janvier, la Constitution fut promulguée à Puerto Santa-Maria; et dans la même nuit, le général Quiroga transmit au commandant Riego l'ordre de marcher sur Medina et Alcala, où le commandant général du camp de San-Roque, dont il a été déjà question, se trouvait alors avec quelque cavalerie, distribuant des libelles et des proclamations contre les troupes armées pour la liberté. Riego partit dès le lendemain matin, aux cris de joie et aux applaudissemens des habitans, qui, mêlés dans les rangs des soldats, confondaient avec eux leurs vœux, leurs transports et leurs acclamations.

Arrivé à Medina, toutes les autorités civiles et militaires s'empressèrent de préparer des logemens à leurs libérateurs; et, en peu d'instans, deux couvens furent disposés pour recevoir les officiers et la troupe.

Forcé de séjourner à Medina le 14, par les pluies abondantes qui avaient rendu impossi-

ble le passage des ruisseaux, et dégradé les routes, Riego avait donné, à minuit, l'ordre à son aide de camp D. Baltazar Valcarcel, de se diriger, avec les compagnies de grenadiers et la 5^e. des Asturies, sur Vejer, où se trouvait le bataillon d'Amérique, pour y remettre au commandant de ce corps, une lettre par laquelle il l'engageait à se joindre à la colonne; mais un ordre du général en chef, reçu à sept heures du matin, changea les projets du commandant général, lequel ordonna sur le champ à Valcarcel de contremander les dispositions déjà faites, et de se diriger sur San-Fernando. Voici les motifs de l'ordre de Quiroga :

L'escadron d'artillerie et le bataillon léger des Canaries, qui, ainsi qu'on l'a vu plus haut, venaient se réunir aux troupes de l'île, avaient fait leur entrée, le 10, à San-Fernando, sept heures après que le général Riego était sorti de cette ville. L'arrivée de ces corps qui, quoique exténués de fatigue et diminués par les désertions, témoignaient un dévouement sincère et donnaient l'espoir de nouvelles acquisitions, excita des transports de joie. L'escadron d'artillerie était réduit à environ cent hommes à cheval, sans pièces, mais il avait à sa tête son digne commandant Lopès Bagnos, qui répon-

daît de sa bravoure et de sa résolution. Le bataillon des Canaries, fort d'un peu plus de cent vingt hommes, était sous les ordres de son commandant en second D. Francisco Bermudo. Le plus grand nombre des officiers de la brigade à pied, avec le reste de la troupe, entrèrent aussi le même jour dans la ville.

Le général en chef Quiroga, et la plupart des officiers des troupes nationales, connaissant bien tous les dangers de leur situation, désiraient vivement que la marche des affaires prit un caractère plus décidé. Les nouvelles qui arrivaient de l'armée royale étaient de nature à inspirer les plus justes alarmes. On apprenait que les préparatifs de défense y redoublaient de jour en jour ; et quoique les dispositions des troupes nationales parussent de plus en plus favorables au succès de la cause, les Chefs, qui ne se faisaient aucune illusion sur l'instabilité naturelle des affections humaines et qui n'ignoraient pas combien cette instabilité est plus à craindre parmi les soldats, dont les plus généreux sentimens peuvent être si facilement égarés, ne voyaient pas sans inquiétude qu'il se passait peu de jours où l'on ne trouvât affiché sur les murs de la ville, quelque exemplaire des proclamations perfides répandues

avec profusion par les généraux de Cadix. Peu satisfaits de l'emploi des moyens politiques et militaires, le ministère et les agens de la tyrannie résolurent d'essayer l'usage des armes spirituelles; et, sans examiner jusqu'à quel point ils allaient avilir le caractère épiscopal, en le rendant l'instrument des viles intrigues qu'ils prétendaient opposer à l'accomplissement du vœu le plus cher de l'Espagne, ils réussirent à déterminer l'évêque de Cadix à publier, contre l'armée nationale et ses nobles desseins, une pastorale remplie de sophismes, d'injures, de mensonges, et tout-à-fait indigne d'un ministre des autels.

Pendant la nécessité de se rendre maître de la Caracca avait été reconnue par les chefs de l'armée nationale. Il était évident que tant que cette forte position resterait au pouvoir de l'ennemi, le flanc de l'armée serait à découvert, et que toute communication serait impossible entre Puerto-Réale et San-Fernando. Le général Quiroga et les autres chefs, membres de la junta militaire (1), décidèrent en consé-

(1) Cette junta était ainsi composée : Le général en chef Quiroga; le commandant général Riego; les chefs O'Daly, Arco-Aguero, Lopez-Bagnos, et D. Évarista San-Miguel; ce dernier remplissant aussi les fonctions

quence, une attaque de nuit sur la Caracca, dont on ne pouvait espérer de s'emparer que par un mouvement rapide et imprévu. Le lieutenant de frégate D. Francisco Guiral, second adjudant major de l'armée nationale, homme actif, laborieux, infatigable, reçut l'ordre de disposer les chaloupes, et de faire tous les préparatifs nécessaires pour cette expédition, qui devait partir du pont de Suazo.

Le 12, à neuf heures du soir, l'on rassembla secrètement, au quartier de *Pabellones*, 400 hommes, pris dans les bataillons des Guides, des Asturies et d'Aragon. On jugea ce petit nombre suffisant pour assurer le succès de l'entreprise, et on leur donna pour chef le premier commandant d'Aragon, D. Lorenzo Garcia. Ils commencèrent à défiler à dix heures, dans un profond silence, et arrivèrent au pont de Suazo, où les attendait le général Quiroga. Celui-ci, après les avoir harangués quelques instans, leur fit donner de l'eau-de-vie; à onze heures du soir, ils s'embarquèrent sur les chaloupes préparées à cet effet, et se dirigèrent vers la Caracca. Cette entreprise était

de secrétaire. Quelques jours après, un grand nombre de citoyens, choisis parmi les habitans de la ville et ceux qui arrivaient de Gibraltar, en furent élus membres.

aussi importante que difficile ; mais un seul hasard heureux et l'obscurité de la nuit pouvaient en assurer le succès. L'un et l'autre se réunirent en faveur de la petite armée , et les Vétérans arrivèrent à la Caracca , sans avoir été aperçus des batteries qui les auraient facilement exterminés. Cependant un seul canonnier les ayant distingués dans l'obscurité , poussa des cris qui répandirent bientôt l'alarme. Les troupes de l'intérieur se rassemblèrent aussitôt pour se former , mais avec une confusion et un désordre faciles à imaginer. Le brave capitaine Combé , qui commandait les grenadiers des Guides , profita avec intrépidité de ce moment de tumulte , pour s'avancer le sabre à la main. Suivi des siens , il vole , il se précipite dans le fort , embrasse l'officier qui mettait ses soldats en bataille , et , en quelques instans , quatre cents hommes se rendent maîtres de l'arsenal de la Caracca.

Le général en chef et ceux des officiers supérieurs qu'on avait mis dans le secret de l'expédition , et qui étaient demeurés à San-Fernando , attendaient avec une vive inquiétude le résultat de l'attaque. Sept coups de canon étaient le signal qui devait en apprendre le succès. Une heure et demie après le départ de la petite division , des cris de joie se font entendre , et

annoncent que le fort est rendu. Une demi-heure s'écoule encore, et sept coups de canon viennent confirmer cette heureuse nouvelle. Par cette conquête, la garnison de la Caracca, composée de quatre cents hommes, dont cent vingt du bataillon de Soria; même nombre à peu près du régiment de Valençay; le reste du corps des Loyaux qu'on venait de former à Cadix; le vaisseau de la marine royale le *San-Juliano*, de 74; quelques chaloupes canonnières et quatre cents hommes qui les montaient, tombèrent au pouvoir de l'armée nationale. Le lendemain 13, ces troupes furent transportées à l'île de Léon. Le bataillon d'Espagne fut désigné pour former la garnison de la Caracca.

Le succès dont venait d'être couronnée cette attaque hardie, acheva de convaincre qu'il fallait imposer à l'ennemi par beaucoup d'audace. Les chefs de la junte résolurent donc de tenter sur la Cortadura une attaque de nuit, par surprise, et tout-à-fait semblable à celle qui venait de mettre Caracca au pouvoir des soldats de la liberté. Toutefois, cette seconde entreprise leur parut trop grave pour rien décider avant l'arrivée du commandant général Riego, qui, ainsi qu'on l'a déjà vu, venait d'être rappelé par le général Quiroga, et revenait de

San-Fernando , avec ses troupes ; car lui seul était jugé capable d'exécuter un projet de cette importance.

Ce commandant reçut donc, en conséquence, du général en chef, l'ordre de se diriger sur l'île, où il arriva dans la nuit du 14, après une marche pénible sur des routes détremées par la pluie qui ne cessait de tomber depuis dix-huit jours, et à travers des ruisseaux tellement grossis, que les soldats avaient de l'eau jusqu'au genou. Les souliers de la plupart de ces braves étaient restés dans la boue ; enfin, vaincue par la fatigue, mais jamais par l'ennemi, cette petite troupe était maintenant hors de service. Les compagnies conduites par Valcarcel, après avoir eu à combattre, outre les rigueurs et les incommodités de la saison, quelques partis d'infanterie et de cavalerie qui s'étaient mis à leur poursuite, n'entrèrent dans la ville que le lendemain. Une circonstance particulière fera connaître l'esprit qui animait les officiers de l'armée nationale.

Le lieutenant de grenadiers des Asturies, Don Antonio Ben, après avoir prodigué toutes les expressions du plus profond mépris, au commandant de la cavalerie ennemie, lui

porta un défi personnel, que ce dernier n'accepta pas.

L'attaque de la Cortadura devait avoir lieu le 15, à trois heures du matin, et s'effectuer par trois colonnes; l'une devait se porter du côté de la chaussée, et les deux autres du côté de la plage. Tous les préparatifs étaient faits, lorsque le commandant général Riego reçut l'ordre de se mettre en marche à la même heure, avec ses troupes, pour servir de réserve à celles qui étaient destinées à l'attaque. En effet, il partit, et après avoir passé le Péage, il fut invité par le chef d'état major qui venait au-devant de lui, à se rendre à Torre-Gorda, petite forteresse située sur la plage, où les colonnes se mettaient en bataille. Là, après les avoir haranguées, il les fit partir, et, marchant à leur tête, les dirigea sur la Cortadura. Jusque-là tout promettait le succès le plus heureux; mais plusieurs circonstances contribuèrent à faire échouer l'entreprise. D'abord le mouvement des colonnes fut trop retardé; les échelles longues et pesantes embarrassaient la marche; les guides des colonnes, qui ne connaissaient pas le terrain et ne savaient de quel côté de la Cortadura devait se faire l'escalade, donnèrent de fausses directions, et ajoutèrent

encore au désordre ; enfin , pour comble de malheur , Riego , entraîné par son impétuosité naturelle , et voulant descendre sur la plage , tomba du mur qui la sépare de la chaussée. L'élévation était d'environ vingt pieds , mais heureusement le fond était de sable , et cette circonstance lui sauva la vie. S'étant relevé , il chercha vainement une issue ; ayant appelé du secours , les soldats des Asturies lui présentèrent une échelle au moyen de laquelle il remonta sur la chaussée. Il ordonna alors aux colonnes de se diriger sur la gauche ; et s'étant un peu avancé , il rencontra le commandant D. Francisco Osorio , avec 80 tirailleurs. Les indications de ce brave officier lui ayant fait concevoir la difficulté d'une pareille opération , surtout avec des soldats non accoutumés à ce service , et voyant d'ailleurs approcher le jour , il ordonna la retraite , comptant sur l'approbation du Général en chef , qui la lui donna en effet.

L'agitation de la marche , et la préoccupation de son esprit à l'instant de sa chute , n'avaient pas permis à Riego d'en bien juger les conséquences. Ce ne fut qu'au retour , et en rentrant dans son logement , qu'il put en reconnaître la gravité. Obligé de se mettre au lit , une forte enflure , accompagnée de vives douleurs , se ma-